

# TRIBUNE

# OUVRIERE

Journal publié par un groupe d'ouvriers  
de la Régie Renault

Février 59

Numéro 53

## L'ETERNELLE QUESTION

"Vous critiquez toujours et surtout la C.G.T. Qu'est-ce que vous proposez, vous ?

Nous sommes exploités et nous sommes mécontents de notre sort. Toi, le gars qui nous critiques, tu critiques aussi, mais tu nous demandes de te proposer quelque chose tu veux avoir des illusions, et quand on en discute, tu trouves, toi aussi, que la C.G.T. se fout du monde, exactement comme les autres syndicats pourris, mais ce n'est quand même pas la même chose : parmi les "pourris", la C.G.T., c'est elle qui est le moins mauvais.

Figure-toi, gars, que tous les autres ouvriers qui croient sans y croire au S.I.R., à F.O. ou à la C.F.T.C., ils disent comme toi : "parmi les pourris celui-là est le moins pourri".

Mais revenons à la critique : toi, tu critiques : les salaires sont trop bas, l'autre c'est que l'essence est trop chère, le troisième : que c'est lui qui paye les allocations familiales pour les gars qui ont des gosses. Il y en a qui critiquent des détails, il y en a qui critiquent tout car ils ne trouvent rien de bien dans cette société. Il y en a qui se contenteraient d'un bon minimum vital : il y en a même qui sont contents de leur sort, mais il y en a qui voudraient que "la tôle, elle saute", "qu'on en chie un bon coup, pour que cela leur apprenne à ces cons !" Il y en a qui voudraient tout détruire mais pour la plupart, ils ne voudraient pas être à la place des autres, c'est-à-dire O.S. s'ils sont professionnels, ou manoeuvres s'ils sont O.S. ou dans une autre boîte s'ils sont chez Renault.

Mais les uns ou les autres, ils n'aiment pas voir les gens qui critiquent avec logique d'un bout à l'autre car alors cela devient sérieux et il n'y a plus d'espoir, plus d'illusions à avoir, sur personne, sur rien.

En fait, que tu le veuilles ou non, il y a de quoi critiquer ; tu le sais bien toi-même. Critiquer le travail qui est trop long, les salaires qui sont trop bas, la vie qui est trop chère, les logements que nous n'avons pas, la guerre qui dure, cette connerie de régime qui nous exploite et se fout de nous, cette presse et cette télé ; tout cela tu le critiques, mais tu penses qu'à côté des Allemands, des Italiens ou des Espagnols, on n'est pas les plus malheureux. Voilà, le tour est joué : il suffit que l'on te fasse croire "qu'on n'est pas les plus malheureux" ; il suffit même que l'on te fasse croire que tous nos malheurs proviennent du plan MARSHALL, du Pacte atlantique, des Russes, de la C.E.D. ou du Marché commun, pour que tu marches, pour que tu y coures te jeter dans les pattes des politiciens ; pour que tu y coures voter droite ou gauche ; pour que tu la prennes, cette carte du syndicat, pourvu que tous ces gens ne te demandent pas de faire quelque chose ne te demandent ni d'étudier, ni d'assister à des réunions, ni d'aller coller des affiches, ni de faire la grève pendant un mois, ni de risquer d'aller en prison, ni de risquer la mort dans des batailles de rue, ni de refuser de partir à la guerre. Voilà donc toute ta révolte et ta critique contre ceux qui veulent détruire TOUTES tes illusions, contre ceux qui te disent : "ne fais confiance à personne, à aucun parti, à aucun syndicat ; si tu veux que cela change, il faut que TOI et tous les AUTRES, vous participiez à la lutte, à la PENSEE comme à L'ACTION".

.../...

Tu nous demandes du positif et tu crois que c'est difficile d'en donner, mais sais-tu que le papier est capable de porter n'importe quoi ; des pages et des pages d'illusions, nous pouvons t'en donner : les beaux programmes, ils ne sont pas difficiles à faire, mais suffit-il d'écrire les choses pour qu'elles soient vraies, pour qu'elles se réalisent ? Veux-tu que nous te disions que la classe ouvrière devient de plus en plus misérable et que la colère gronde, que l'action unie des travailleurs fera payer les riches, qu'il faut relever le minimum vital, que les salaires doivent être augmentés de 30, 40, ou 50 francs de l'heure ? Et après ?

Tu sais comme nous que la question n'est pas là ; nous n'avons pas besoin de tracts qui nous disent que la vie augmente, nous sommes assez grands pour le voir, nous n'avons pas besoin de tracts, tous les jours, qui nous disent que les salaires doivent être relevés ; nous le voulons tous, mais il y a une chose que nous voulons savoir : Comment allons-nous résoudre ces questions, comment allons-nous améliorer notre sort ?

Depuis longtemps, certains ont dit : "C'est bien beau de revendiquer des augmentations de salaire, mais le lendemain, le patron nous reprend de la main gauche ce qu'il nous a donné de la main droite : les prix augmentent et notre pouvoir d'achat diminue". Ils disaient : "Si nous voulons améliorer notre sort, c'est le régime qu'il faut changer".

Mais même les meilleurs camarades disaient : "Ces gens-là, ils veulent tout ou rien ; bien sûr, on est souvent roulé, mais notre sort s'améliore quand même, petit à petit". Ou bien ils disaient : "Ils veulent la révolution".

Dans le domaine de l'action, c'était pareil ; la plupart des copains disaient : "Bien sûr, les grèves tournantes, les grèves d'avertissement, les pétitions, ça ne rapporte pas grand chose : mais vous, qu'est-ce que vous proposez ? De faire la grève générale, d'occuper les usines, de descendre dans la rue ? Cela, c'est la révolution, et c'est déjà bien difficile de faire une grève d'une heure, ce n'est pas pour demander aux gars d'aller se battre".

D'autres disaient : "Moi je ne me battraï que lorsque ce sera pour de bon, un grand coup ; vos petites grèves, cela ne mène à rien ; au lieu de perdre des heures pour rien, je préfère travailler".

Bien sûr, pour certains, c'était une excuse pour ne pas débrayer ; mais pour beaucoup d'autres, c'était le sentiment que toutes ces actions que nous faisons cela ne mènerait à rien d'autre qu'à nous fatiguer, et un beau jour nous n'arriverions même plus à faire ces petits débrayages d'une heure.

Nous en sommes là : la grève symbolique, la grève pour rire, la grève d'avertissement, les grèves tournantes, c'est bien fini ; nous l'avons bien vu à FIVES-LILLE. Quand les gars ont débrayé et occupé l'usine, les C.R.S. sont venus et les ont chassés ; mais les syndicats ont tout de suite dit aux ouvriers de reprendre le travail, et les patrons ont bien compris qu'il y avait quelque chose de changé. De même, en ITALIE, les travailleurs qui se battent depuis des mois dans les usines et dans la rue contre les licenciements, deviennent chaque jour plus violents, et ce n'est pas les appels au calme, d'où qu'ils viennent, qui vont calmer le mécontentement des ouvriers licenciés, ou celui des déclassés, ou celui de la grande masse des salariés qui voient leur salaire devenir de plus en plus insuffisant pour vivre.

Toute notre critique, elle a été ce que pensaient beaucoup de camarades dans les ateliers. Mais aujourd'hui il faut essayer de voir où nous allons. Nous voyons la C.G.T. prêcher l'unité d'action : nous voyons les "syndicats libres" la refuser. Mais nous voyons aussi ces "syndicats libres" donner de la voix et taper fort sur la table en

disant : "Cela ne va plus ; il faut défendre la Sécurité Sociale, il faut augmenter les salaires." Même BLANC et ASTRUC, les rois de la collaboration avec DREYFUS, qui se fâchent ! Ils ont toujours fait ainsi : quand les ouvriers veulent se battre et se jeter dans de grandes actions, comme en 53 ou en 55, les syndicats prêchent le calme, et quand le chômage menace et que les gars ne sont pas chauds, alors les syndicats disent : "En avant, les gars ! Passons à l'action !". Mais si les gars suivent les directives et se fâchent aussi, alors vous les voyez arriver à nouveau, les responsables syndicaux, pour crier à la DISCIPLINE, au CALME et à la DIGNITE.

Nous allons avoir de dures années ; les patrons sont engagés dans une concurrence à l'échelle de l'Europe : demain ce sera la grande concurrence économique avec la Russie. A nous, on offre le sport de travailler toujours plus vite pour arriver à "tenir les prix", à "pouvoir exporter". Les patrons n'ont plus peur de nos actions symboliques, ils n'ont plus peur de nos petites grèves, ils n'ont plus peur des syndicats ; ils n'ont peur que d'une chose qui se développe dans différentes régions, différents pays même : ils ont peur de la colère déchaînée, de la violence spontanée des masses ; ils ont peur que, comme à Saint-Nazaire, les ouvriers envahissent les bureaux, les centrales téléphoniques et cassent tout ; ils ont peur que les ouvriers n'écoutent plus les appels au calme ; et c'est pour cela qu'ils vont chercher d'autres méthodes pour nous terroriser.

La première de leurs combines, c'est d'en finir avec le plein emploi : quelques centaines de milliers de chômeurs, cela calme les autres, pensent-ils ; même s'il faut leur donner une petite indemnité.

La deuxième, c'est le renforcement de l'appareil policier qui doit être prêt à intervenir dans n'importe quel endroit en quelques heures.

Il ne faut pas se cacher toutes ces choses, et il faut dès maintenant étudier comment nous allons, nous les ouvriers, trouver des formes d'action pour pouvoir nous défendre contre le sort que l'on veut nous imposer. Si nous sommes bien d'accord sur tout cela, il faut en tirer les conclusions suivantes :

1°) Ne pas s'épuiser dans des actions isolées, d'avertissement, des grèves tournantes, mais se mettre bien d'accord sur l'action et diriger nous-mêmes notre lutte.

2°) Trouver les revendications qui unifient le plus grand nombre, revendications uniformes, anti-hiérarchiques. S'opposer aux licenciements en refusant de faire les frais de la politique des patrons, (qu'ils s'arrangent).

3°) Imposer nos idées de lutte aux syndicats, et ne pas nous laisser commander par eux.

4°) Poser comme première idée de la lutte : son élargissement au maximum.

5°) Chasser de notre esprit tout nationalisme, car pour vaincre comme en 1936, il faudra que notre lutte soit générale, mais il faudra aller plus loin.

6°) Sans se lancer dans l'aventurisme, bien comprendre que les patrons n'ont plus peur du simple arrêt des machines, mais qu'ils ont peur des occupations d'usines et des sabotages, ils ont physiquement peur d'être rossés comme cela se passe depuis quelque temps.

Depuis 15 ans nous avons "lutté", depuis 15 ans nous avons subi défaite sur défaite. Aujourd'hui notre situation s'est aggravée. Ne crois-tu pas gars, que cela mérite que nous réfléchissions, que nous critiquions ? Si nous voulons savoir comment nous battre avec efficacité demain, nous devons refuser dès aujourd'hui les slogans et les gens qui nous ont conduit à quinze années de lutte.

## POURQUOI CA NE PEUT PAS MARCHER

S'il y a des choses qui changent souvent dans l'usine ce sont les affiches, les panneaux et autre matériel que la Direction utilise pour nous rappeler à la prudence, pour garantir notre sécurité. Si on ajoute à cela les brochures, les films, les stages, le nombre d'heures que la maîtrise, à tous les échelons, passe pour apprendre ce qu'ils appellent le "Programme Sécurité", on arrive à une somme considérable qui se chiffre par dizaines de millions. Voilà pour un côté.

De l'autre côté, de notre côté, tous ces millions n'empêchent pas les accidents graves, parfois mortels, dont il n'est pas besoin d'être très vieux pour en avoir une solide connaissance sinon une cruelle expérience.

On en arrive alors à se demander pourquoi ça ne marche pas, pourquoi la Sécurité, si elle est en progrès, n'en reste pas moins un grave souci pour nous. Car apparemment ces campagnes de sécurité sont bien faites, ces slogans sont pleins de bon sens et on les renouvelle assez souvent pour qu'ils nous frappent.

En fait, il s'agit là d'un exemple très clair de la façon dont la bureaucratie et les techniciens qui nous dirigent règlent les problèmes du travail. Il y a cent ans les patrons ne se posaient pas de question : un accident ? La malchance ! Et l'on embauchait un autre ouvrier. Aujourd'hui nos techniciens, en cela comme en toute chose, font des plans.

La formation à la sécurité commence ainsi : coût pour le pays des accidents du travail en telle année : tant. Coût pour l'entreprise en heures de travail : tant. Pour la France cela se chiffre évidemment par milliards, pour les entreprises en millions ou dizaines de millions selon leur importance. Si l'on réduit les accidents cela représente autant de récupéré ; on peut donc engager un budget de tant de millions pour apprendre la sécurité. Cela est un beau plan !

Mais pour l'apprendre à qui cette sécurité ? A la maîtrise ! Car si les affiches nous sont destinées, si l'on peint et repeint les machines à notre intention on ne nous a jamais demandé notre opinion sur ces campagnes de sécurité. Le premier intéressé on ne lui en parle même pas. On connaît nos réactions d'avance, on sait ce qu'il nous faut comme on le sait d'un morceau de fer ou d'un morceau de bois. Nous sommes des êtres passifs. Et pourtant c'est de nos doigts, de nos yeux, de notre vie qu'il est question là-dedans.

Tous les plans, les films, les discours, nous savons qu'ils sont bien faits, mais pour nous ils se ramènent à zéro parce que le vrai problème s'appelle : LES CADENCES, LA FATIGUE, LA MONOTONIE, LE DESINTERESSEMENT. Nous savons les endroits dangereux, les périodes où l'on risque mais cela ne fait pas partie du plan de ces messieurs. Dès lors comment pourrait-il y avoir de sécurité efficace puisque devant ces conditions, on ne nous laisse pas organiser nous-mêmes nos conditions de travail. Tous les plans et toutes les études sur la psychologie ne changeront rien à cela. C'est en forgeant qu'on devient forgeron dit un proverbe ; de même c'est en éprouvant les machines et les conditions d'utilisation imposées qu'on pourrait s'en protéger.

Si pour nous tous tout ça c'est des évidences, peu de camarades par contre en tirent les conclusions concrètes. On peut toujours nous raconter que l'amélioration de la production dépend des beaux calculs des blouses blanches et que nous n'avons que des vues partielles du problème. Mais dans le domaine de la sécurité où il y va de notre vie et de notre santé nous savons tous très bien et sans équivoque comment on pourrait la faire régner si elle dépendait réellement, concrètement de nous.

Que ceux qui ne croient pas à l'organisation du travail par les ouvriers se demandent à chaque accident qui arrive, à un camarade ou à eux-mêmes, ce qu'on pourrait faire en ce domaine si cela dépendait de nous.

-----

## À QUOI SERT NOTRE PRODUCTIVITE

Pendant des années on nous a dit que plus nous augmenterions la productivité plus nous aurions du bien-être. Nous avons augmenté la productivité de gré ou de force, et qu'avons-nous eu comme résultat ?

Tout d'abord un niveau de vie qui s'est abaissé considérablement depuis deux ans et ensuite, aujourd'hui, la menace continuelle du chômage qui pèse sur nos têtes. Dans certaines usines c'est la réduction d'horaire qui diminue encore beaucoup plus les salaires. Où sont les promesses de vie meilleure ?

On nous a menti, tout simplement. Et maintenant, que dit-on aux ouvriers qui restent à travailler ? "Augmentez encore la productivité et vous aurez du bien-être". Autrement dit, on continue à nous bourrer le crâne.

Puisque l'augmentation de la productivité n'a servi qu'à augmenter le nombre des chômeurs, nous n'aurions pas dû écouter les capitalistes, mais refuser d'augmenter les cadences. Ceci est la conclusion logique qui nous vient à l'idée. Mais les capitalistes ne l'entendent pas de cette oreille et ils nous disent : "Il faut augmenter la productivité pour que nous vendions moins cher sur le marché international et qu'ainsi nous vendions plus que les autres capitalistes". Ils ajouteront que nous n'avons pas encore assez augmenté la productivité, car si nous baissions nos délais de moitié et augmentions nos cadences du double, les prix de revient seraient tels que les dauphines et les 4 CV se vendraient comme des petits pains et que leur économie serait prospère. Cela encore, on veut bien le croire mais si nous augmentions la productivité du double, il est probable aussi que malgré la prospérité du capitalisme il y aurait un pourcentage de chômeurs encore plus considérable.

On pourrait penser, qu'il est ridicule de faire travailler une partie des ouvriers comme des brutes pour pouvoir en faire chômer une autre partie. Non, l'économie capitaliste ne s'embarrasse pas de ces contradictions ; elle trouve cela tellement logique qu'elle accentue encore plus cet état de choses.

Mais ce n'est pas tout : des gens sages auraient pu penser que s'il fallait licencier du personnel dans les usines c'était tout d'abord ceux dont le travail est de faire produire les autres qu'on licencierait. Pas du tout ! On licencie surtout ceux qui produisent : les ouvriers. Par contre, on développe les services de méthode et de chronométrage pour faire produire encore plus le reste d'ouvriers qui travaillent. Ainsi, chez RENAULT par exemple, les bureaux qui s'occupent des délais et des cadences n'ont jamais autant travaillé. Ceux qui s'occupent des études de postes sont aussi en pleine activité. Tous ces gens cherchent à supprimer des emplois, à supprimer des postes, à diminuer le personnel en faisant travailler un peu plus ceux qui resteront.

S'il y a chômage, on pourrait penser que les chronos devraient être les premiers licenciés, puisque c'est à cause de leur activité que l'on arrive à avoir du chômage. Mais non, c'est au contraire ces bureaux de méthodes qui continuent à fonctionner pour produire des délais de plus en plus courts et des cadences de plus en plus rapides.

Mais tous les arguments des capitalistes, aussi monstrueux soient-ils, se sont tellement répandus qu'aujourd'hui tout le monde s'installe dans cette idée que le chômage est logique et qu'il est la conséquence des lois économiques aveugles. Le chômage est un peu considéré comme la pluie ou les tremblements de terre, c'est-à-dire des choses qui se passent de temps en temps ; et les discussions entre les patrons et les organisations syndicales portent sur la somme que l'on doit donner aux chômeurs ou sur la composition des organismes qui vont gérer les caisses de chômage.

.../...

Mais les ouvriers ont-ils à accepter les idioties du système capitaliste qui est incapable de faire une production rationnelle sans entraîner le chômage ? Avons-nous nous ouvriers, à approuver ou à sanctionner qu'il y ait des milliers de chômeurs tandis que les autres travaillent comme des brutes ? Devons-nous considérer le chômage comme une pluie inévitable ? NON. Nous devons dire aux capitalistes : "Vous êtes incapables de gérer votre économie, vous ne savez pas diriger la production sans provoquer des catastrophes ; eh bien, nous ouvriers, nous refusons de payer les pots cassés ; nous refusons d'endosser vos bêtises et nous refusons d'accepter le chômage tandis qu'il existe des cadences inhumaines qui envoient tous les ans des milliers d'entre nous dans les sanas et les maisons de fous. Vous ne voulez pas que nous nous dirigions nous-mêmes, eh bien, nous n'avons pas à supporter vos propres bêtises." C'est ce qu'ont fait les ouvriers à DENAIN et c'est la seule chose à faire, car toutes les discussions sur le fonds de chômage ne résoudront ni la situation des licenciés avec des indemnités dérisoires ni la situation de ceux qui produisent à des cadences de plus en plus accélérées.

Car il faut bien nous dire que plus nous augmentons la productivité plus nous avons de chance de faire des chômeurs. Alors quand, à toi, O.S., on vient te proposer 3 fr. de l'heure pour 100 pièces faites en plus, si tu refuses tu seras d'abord moins fatigué à la fin de la journée et tu pourras te dire qu'en refusant 27 francs par jour tu auras permis peut-être à un travailleur de rester à son boulot. Et toi, compagnon, quand on vient te rogner 1 minute sur une pièce, en refusant de te laisser faire c'est peut-être la meilleure garantie contre le chômage que tu puisses réaliser toi-même.

Et puis sur le plan national toute cette productivité à quoi sert-elle ?

Tout d'abord à faire une guerre inéterminable ; ensuite à enrichir des dirigeants pourris sous la III<sup>ème</sup> république, pourris sous la IV<sup>ème</sup>, et encore plus pourris sous la V<sup>ème</sup>.

Les heures que l'on t'a volées à l'usine, dis-toi bien que c'était pour que Monsieur LE TROQUER, socialiste à ses moments perdus, aille faire des partouses ; c'est pour payer quelques tueurs de l'U.N.R. qui arrangent les histoires des grandes familles. C'est pour remplir les boîtes de PIGALLE et d'ailleurs par tous ces gens, qui, entre deux distractions lamentables, remplissent leur discours de "grandeur de la France".

L'idéal de toutes ces classes, c'est de nous voler et le nôtre c'est quoi ? C'est qu'un fonds de chômage ne fasse pas crever de faim ceux qui sont sur le pavé ? C'est qu'un minimum vital soit déterminé par tous ces gens qui ne connaissent qu'une maladie, celle qui est provoquée par l'abondance ? Notre idéal est-il de rester ce que nous sommes en espérant que des dirigeants moins pourris prennent un jour la succession de ceux-là ? Que nos maîtres d'aujourd'hui soient remplacés par d'autres ? Tant que ce sera ça l'idéal qu'on nous propose, comment s'étonner que personne ne veuille se battre ni lever le bout du doigt pour lui ?

---

#### AUX CAMARADES ABONNES et de PROVINCE

Nous tentons, depuis des années, d'établir un échange d'informations et d'idées entre les différentes usines et les différentes régions. Nous aimerions en retour connaître vos expériences, vos critiques, vos suggestions et recevoir un minimum d'aide financière. Un certain nombre d'abonnés et de camarades de Province reçoivent T.O. depuis plusieurs années nous leur demandons de faire un effort.

TRIBUNE OUVRIERE